

Le Portrait du Tigre Sibérien

par Anna Jeretic

Pour de nombreux artistes, la vie sauvage est une muse. Un mystère émane du regard d'un lion libre et nous fait rêver, et nous pousse à capter ce regard, tel un chasseur, et à le reproduire. Que ce soit sous forme de peinture ou de tapis, ou de tête avec bois et poils montée sur le mur, nous désirons un trophée à la maison.

Art et vie sauvage sont pourtant aux antipodes. Cette dichotomie en elle-même est source d'inspiration. Dans mon cas, elle revêt parfois la forme de peintures humoristiques, où je mets en scène les deux contraires, tel les « Lions du Louvre », le « Pianiste », le « Concert » ou « Musique sur le Zambezi ».

La vie sauvage a certains pouvoirs qui peuvent être vitaux pour l'artiste. Ces forces peuvent servir à alléger le poids de la gravité humaine. Un voyage en Afrique, vers la nature non contaminée, peut nous faire comprendre l'aspect futile de la plupart de nos créations en pays surdéveloppé, car nous n'y sommes plus en contact avec « l'urgence de la vie ». Nous artistes avons tendance à oublier ces sources profondes de l'énergie vraie et foncer de plus en plus loin dans notre « productivisme esthétique », nos propres mondes, laissant de côté l'essentiel. Et la production reste veule, soumise à la reproduction du style d'autres artistes plus grands, ou à l'hypersensibilité, aux superficialités.

Produire, Produire, Produire

Chez nous artistes urbains, la ville devient notre propre jungle. Nos sujets de peinture sont souvent homocentriques, expressions de l'être humain tourmenté, impuissant à trouver le sens de la vie, dans un vain oubli de la terre sur laquelle nous vivons.

Nous nous prenons trop au sérieux. Une production artistique mal faite, lourde, dépourvue d'humour ou de charme est une « production » de trop. Et le superflu, c'est justement ce qu'à l'ère écologiste, nous cherchons à réduire. Il y aura de quoi trouver dans mon propre atelier.

Picasso, de par son activité prolifique, était l'artiste boulimique et matérialiste par excellence. Il nous a servi de guide et de modèle à suivre : produire, produire, produire... Nous sommes hantés par l'idée que si nous ne produisons pas de façon aussi prolifique, nous ne faisons que chavirer à l'ombre du génie. La pression de grimper vers ces hauteurs nous ronge notre vie intérieure de certains artistes aujourd'hui. Et nous incite à faire trop.

Vermeer, maître de la lumière n'a pourtant produit qu'une petite trentaine de tableaux. Ici on voit que la quantité ne fait pas le génie. Son réalisme exigeait un travail long et assidu. Sa peinture émet la qualité de l'amour durable. Son but de transmettre la lumière de son âme lui demandait la puissance de tout son être.

Ces temps de production massive ne seraient-ils pas révolus aujourd'hui ?

Maintenant je désire l'épuré, la magie de la nature elle-même. Dans la lenteur et le calme. De même qu'une plante pousse doucement, ainsi doivent éclore mes œuvres. Au rythme de la nature elle-même.

La recherche du presque immatériel, de l'éthéré est aux antipodes de la matière. Paradoxalement, je rêve d'un art qui serait la nature elle-même.

Mais nous vivons avec une contradiction inhérente. Cette lenteur hédoniste, cette communion avec la nature dans mon quotidien, source de sensualité, s'oppose au sentiment urgent de « sauver la planète ». Ce sentiment contradictoire d'impatience motive un artiste à voyager beaucoup, dessiner énormément et peindre surface après surface, afin de ressentir la planète dans sa totalité. La fascination que procure la nature nous rend insatiables. Nous voulons tout faire, tout dessiner, tout capturer dans le filet de l'art. La vie est trop courte pour tout faire, tout étudier sur les merveilles que nous offre la nature. Si nous arrivons à transmettre ce sentiment d'urgence aux autres, de les convoquer à regarder à nouveau la nature avec des yeux de naturaliste, d'enfant ou tout simplement d'être humain fasciné, peut-être aurons-nous fait quelques pas en avant.

La place de l'art dans la conscience écologique

Les dilemmes mondiaux qui me concernent le plus sont la destruction de l'environnement terrestre et l'extinction des espèces de plantes et d'animaux. Ces problèmes ne me laissent pas tranquille. Comment éviter la complaisance dans le travail artistique ? Comment « intervenir » ?

Un artiste doit être complètement sincère avec lui-même pour réaliser une œuvre de qualité. Être sincère veut dire sentir pleinement son être et l'exprimer avec exactitude. Et sentir en profondeur son être passe par la présence de l'environnement. Les crises actuelles dans le monde touchent l'âme de l'artiste rendu sensible par « métier » et qui ne devrait rien rejeter par facilité ou par luxe.

Quand la principale ressource d'un être est artistique --un domaine généralement considéré comme un luxe-- il n'y a qu'un seul espoir pour dépasser le côté mercantile du métier (où l'on est obligé de faire appel aux riches pour subsister), et rejoindre la cause du conservateur. C'est de rester entière avec son art, communiquer ainsi comme on peut à travers cette sincérité complète, et essayer de transmettre le message d'inconscient vers

l'inconscient, du sien vers celui de son public.

« Aider la terre souffrante » au travers de l'artistique est une entreprise difficile. On peut verser un certain pourcentage de ses ventes à un organisme humanitaire pour la défense de l'environnement. Mais si on vend peu déjà ?

Pour certaines fondations aux Etats-Unis, quand un donateur donne un certain montant à un organisme écologique, il est récompensé par une gravure ou une aquarelle d'un artiste, figurant un paysage ou des animaux sauvages. Cela fait travailler l'artiste, mais l'organisme doit quand même payer le travail de cet artiste : une dépense de plus. Cette démarche a peut-être l'effet d'encourager le donateur à renouveler ses dons. De cette manière, tout le monde est heureux. Mais le travail de l'artiste est encore et toujours du luxe ; il n'est qu'une méthode indirecte pour aider notre planète.

Quelques inspirations

Je pense quelquefois à ce que disait Corot : « un homme ne doit embrasser la profession d'artiste qu'après avoir reconnu en lui une vive passion pour la nature et une disposition à la poursuivre avec une persévérance que rien ne saurait abattre ».

Il y a déjà beaucoup d'artistes qui atteignent une certaine esthétique voisine à mes sentiments. Je pourrais citer maints exemples, en commençant par Yves Klein et son esthétique de l'immatériel et le travail sur la nature de Andy Goldsworthy. Le mot « écologie » est de trop dans le monde personnel d'Yves Klein, alors qu'il semble avoir conçu une architecture non polluante, anti-matérialiste. S'il émeut par ses créations, c'est dans le domaine de l'art pur.

Y a-t-il un art qui puisse s'attacher à la mission écologique, je me demande à nouveau ? Peut-être que les formes traditionnelles, telles que la peinture, la sculpture et la gravure, ne sont pas adaptées à ce projet. Et les formes contemporaines ? Suffisent-elles ? A l'imagination de l'artiste de le trouver.

Une peinture d'un animal ne suffit pas. C'est comme un monument pour sa tombe. Cela me fait penser à Evelyn Vaugh dans « Brideshead Revisited », où Ryder, le peintre architectural, reçoit beaucoup de commandes pour peindre les représentations de vieux manoirs et de châteaux familiaux à un moment critique de l'histoire, juste avant la 2^{ème} Guerre Mondiale, quand tout semble destiné à disparaître.

De même, les portraits d'animaux auront tendance à recevoir de plus en plus d'attention aujourd'hui, à un moment où nous avons peur de perdre les vrais.

Une peinture d'une plante ou d'une fleur décore bien l'intérieur d'une maison. Mais

comme manifeste écologique, elle manque de force à émouvoir les consciences.

Le Landart est souvent uniquement manipulateur de la nature. Je ne parle pas de la beauté envoûtante que je retrouve souvent chez Andy Goldsworthy ou Giuseppe Penone. C'est quand l'art d'exploiter les éléments naturels dans le cadre naturel ne dégage qu'une valeur intellectuelle, que je sens qu'il profane la nature.

En arrachant le vivant de son environnement propre, l'artiste, malgré des bonnes intentions de montrer au public des beautés inaccessibles au public, semble désacraliser la nature au profit de l'artiste.

Les photographes et les vidéastes valorisent la nature. Ils puisent aux merveilles de ce que nous avons encore sur terre. Ils font appel à notre enchantement. Soit ils nous rendent paresseux, soit ils nous encouragent à y aller

Mais après : l'image virtuelle remplace le vrai. On reste à la maison chauffée, tranquilles devant l'écran qui exige de l'électricité. Sur un écran, on est loin de toucher au vrai. Le virtuel est le contraire de l'organique. Selon un article récent dans « The Economist » en février 2007, aux Etats-Unis, on a constaté une baisse considérable de visites des parcs nationaux. Cela semble en contradiction avec la croissance de la conscience écologiste. Selon l'article, le monde de l'électronique a pris le dessus, dû à sa facilité inhérente. On ne se délecte de la nature sauvage que sur l'écran. On sacrifie ses odeurs, son air, ses herbes, sa boue, sa musique vive.

J'imagine une sorte de machine à moudre les images virtuelles, les réduisant en matière organique, les transformant en terre.*

L'artiste qui se veut écologiste se pose peut-être souvent la question : est-ce que je dévoile la beauté de la nature dans une œuvre représentative, ou est-ce que j'exploite ses ressources ? Il est difficile de trouver l'originalité dans ces deux voies. L'œuvre est médiocre et n'aura pas le pouvoir de la magie. J'évoque ici la majorité du travail que je fais moi-même. L'être humain, même talentueux, n'a que des pouvoirs limités. Il n'y a qu'un petit pourcentage qui vaille. De temps en temps, et très rarement, quelque chose se produit, grâce à l'intervention de l'Inconnu.

Il semble impossible dans l'art d'intégrer le désespoir fondamental d'aider notre planète. Pourtant, mieux vaut persister. Sans cette recherche continue, nous n'arriverons nulle part. Nous ne pouvons baisser les bras.

Car l'artiste vrai, doté d'une imagination personnelle, s'attache à l'imagination des autres qui vivent les mêmes choses, écoutent les mêmes nouvelles sur la terre, et partagent les mêmes inquiétudes sur son sort. C'est de cette masse d'images et de sensations sans paroles, que l'artiste puise ses énergies créatrices. C'est de là que les plus belles œuvres se réaliseront, celles qui appellent à la sensibilité des autres. Le public regardera l'œuvre et

sentira sa valeur, car son imaginaire sera ainsi ouvert, stimulé. L'inquiétude et l'apaisement, la mélancolie et le bien-être seront consacrés dans cette image, car l'artiste aura su intégrer sa conscience du monde dans son œuvre.

C'est pour cela que l'art écologiste doit faire appel à nos sens cachés, à notre magnétisme intérieur, au lieu de faire uniquement de ce qui est attendu de lui. Il faut surprendre, faire réagir les autres. Sinon l'œuvre n'a qu'une valeur : celle de décorer le mur par une version artificielle de la nature.

Je soupire en regardant mon portrait d'un tigre sibérien que j'ai peint il y a quinze ans. Je ressens le sentiment d'impuissance. Le tigre sibérien, le plus grand tigre de la planète, et le plus mystérieux, car il vit dans le grand froid, un lieu inaccessible, nous fascine par sa beauté majestueuse. Notre imagination est portée vers son milieu sauvage de plus en plus réduit, où il rode dans la forêt pour la nourriture. Ses membres musclés sont couverts de poils touffus et colorés. Après avoir mangé, il s'allonge, apaisé. Une fois le besoin quotidien satisfait, il acquiert son rôle suprême de dignitaire de la nature. C'est à ce moment de paix régale que j'ai le plus envie de le dessiner. Je désire cette poésie sauvage, d'autant plus que nous l'avons perdue dans notre quotidien. Ce tigre représente notre essence même, notre propre âme encore sauvage, qui règle nos désirs même de création, nos faims inassouvis. Nous demeurons affamés. L'artiste cherche à représenter ces visions du monde sauvage, afin de soulager cette faim.

Qu'est-ce qu'un portrait de cet animal peut apporter aux autres ? Si le portrait est bien fait, si le regard de l'animal nous perce, il produira, au mieux, un choc passager aux entrailles. Nous nous rendrons compte ainsi que le sauvage existe encore en nous

Combien de temps faut-il pour que nous reconnaissons ce manque essentiel ? Sans cet élément vital, cette passion nue, tout travail d'artiste est vain.

Chartrettes, mai 2007

*Anna Jeretic, Le Mouvement des Feuilles, 2004